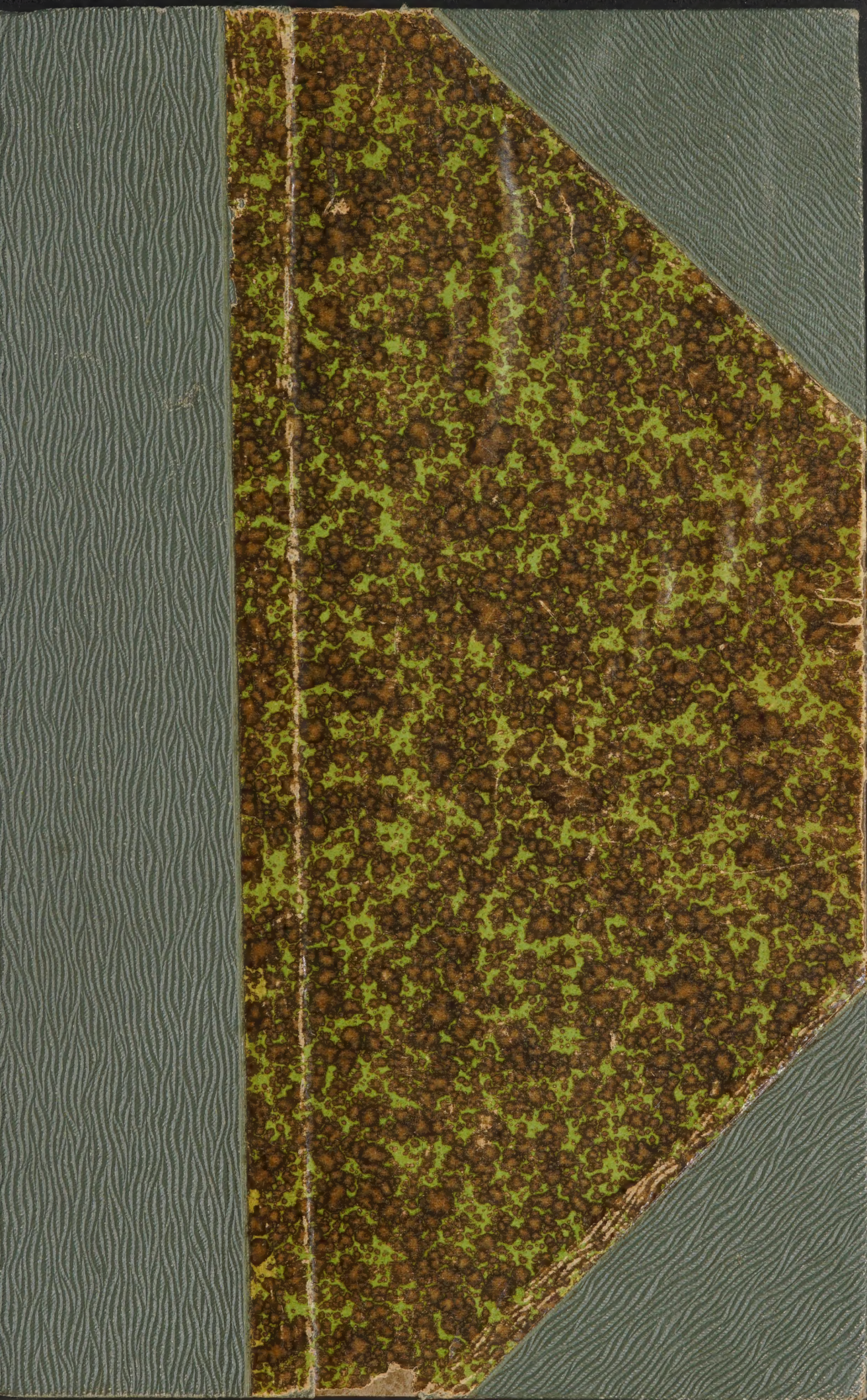
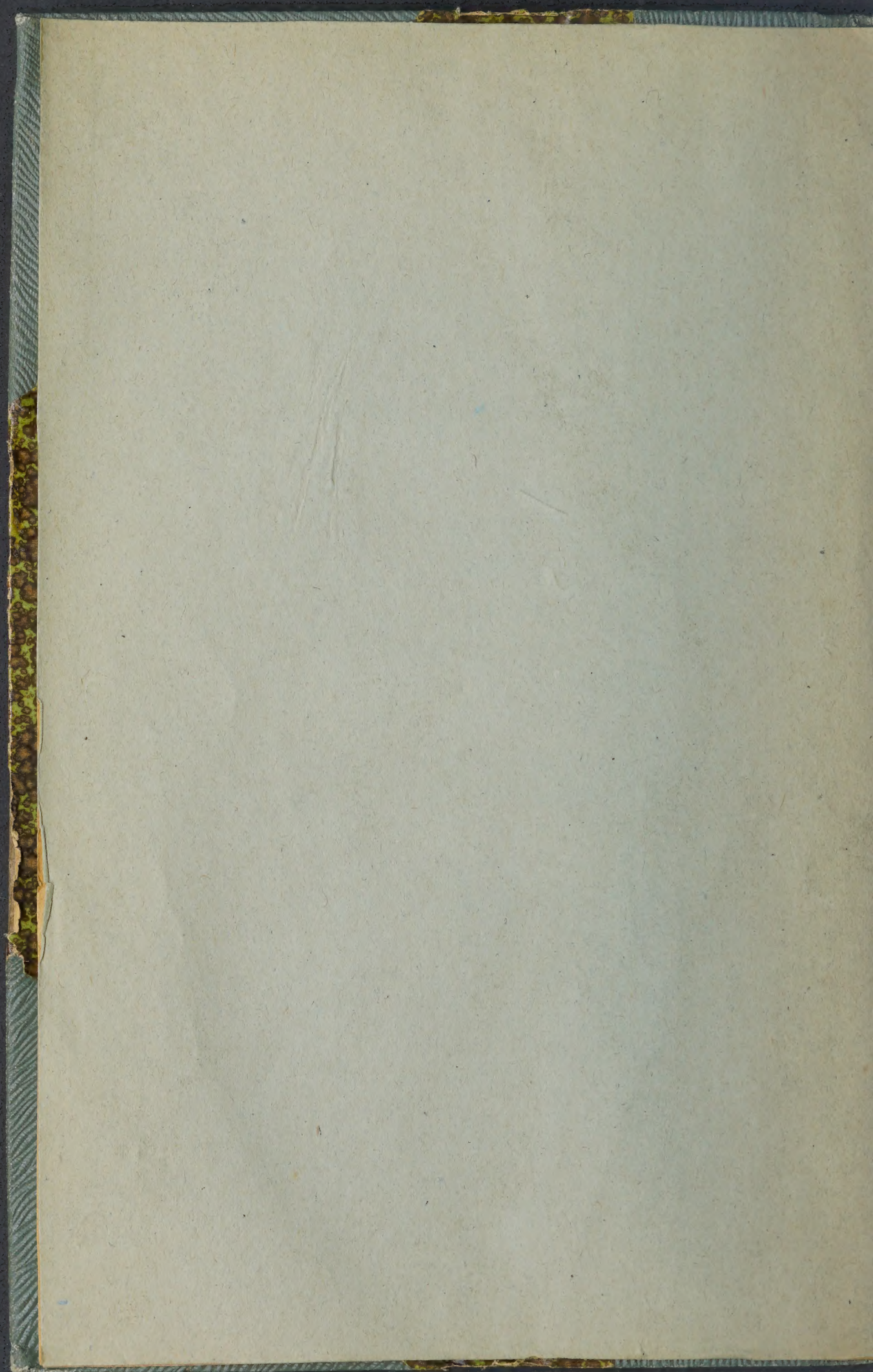












LA

STATUE DE GRÉTRY

PAR

ÉTIENNE HENAU

AUTEUR DU MAL DU PAYS.

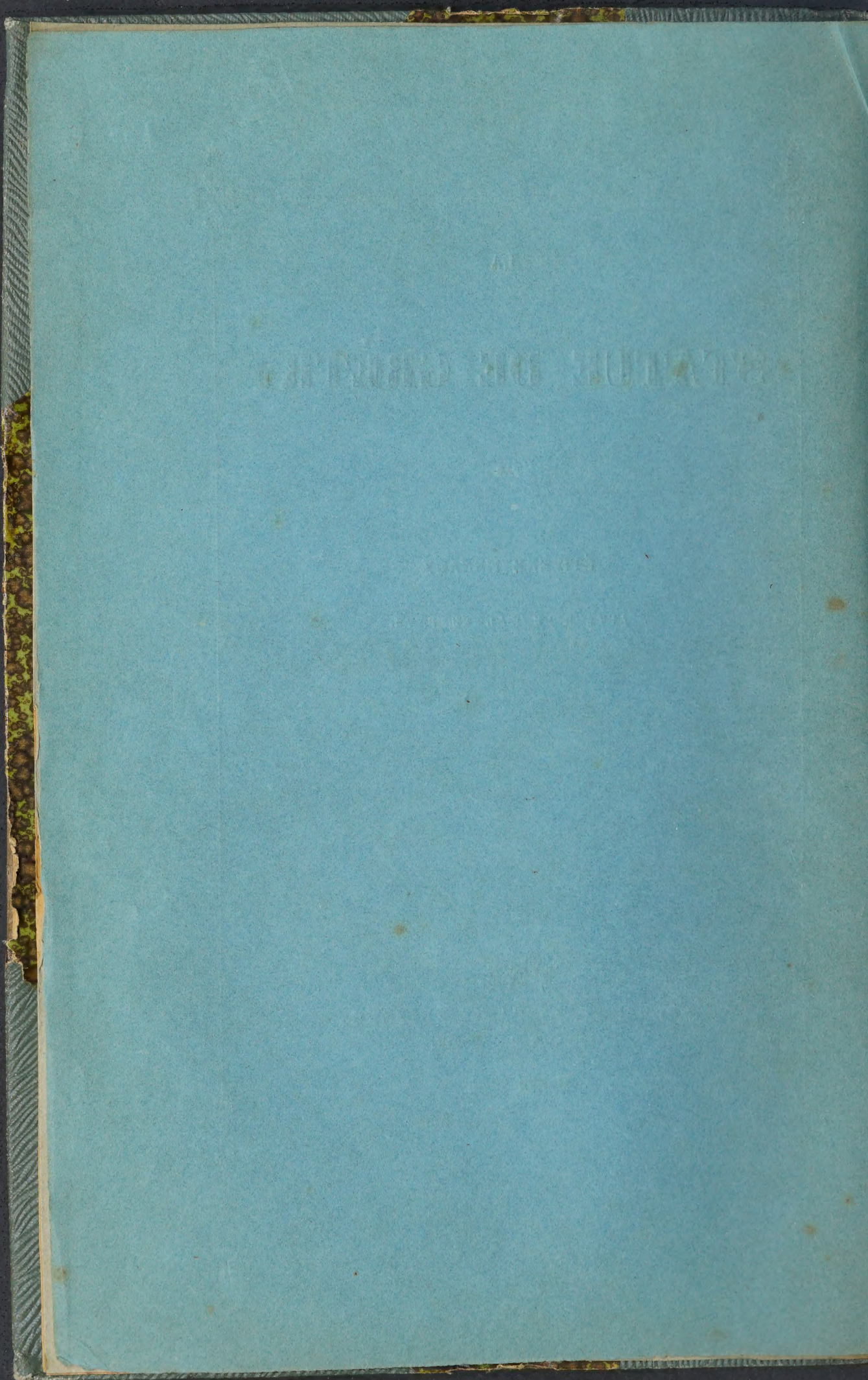


LIÈGE.

J. DESOER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
9, PLACE ST.-LAMBERT.

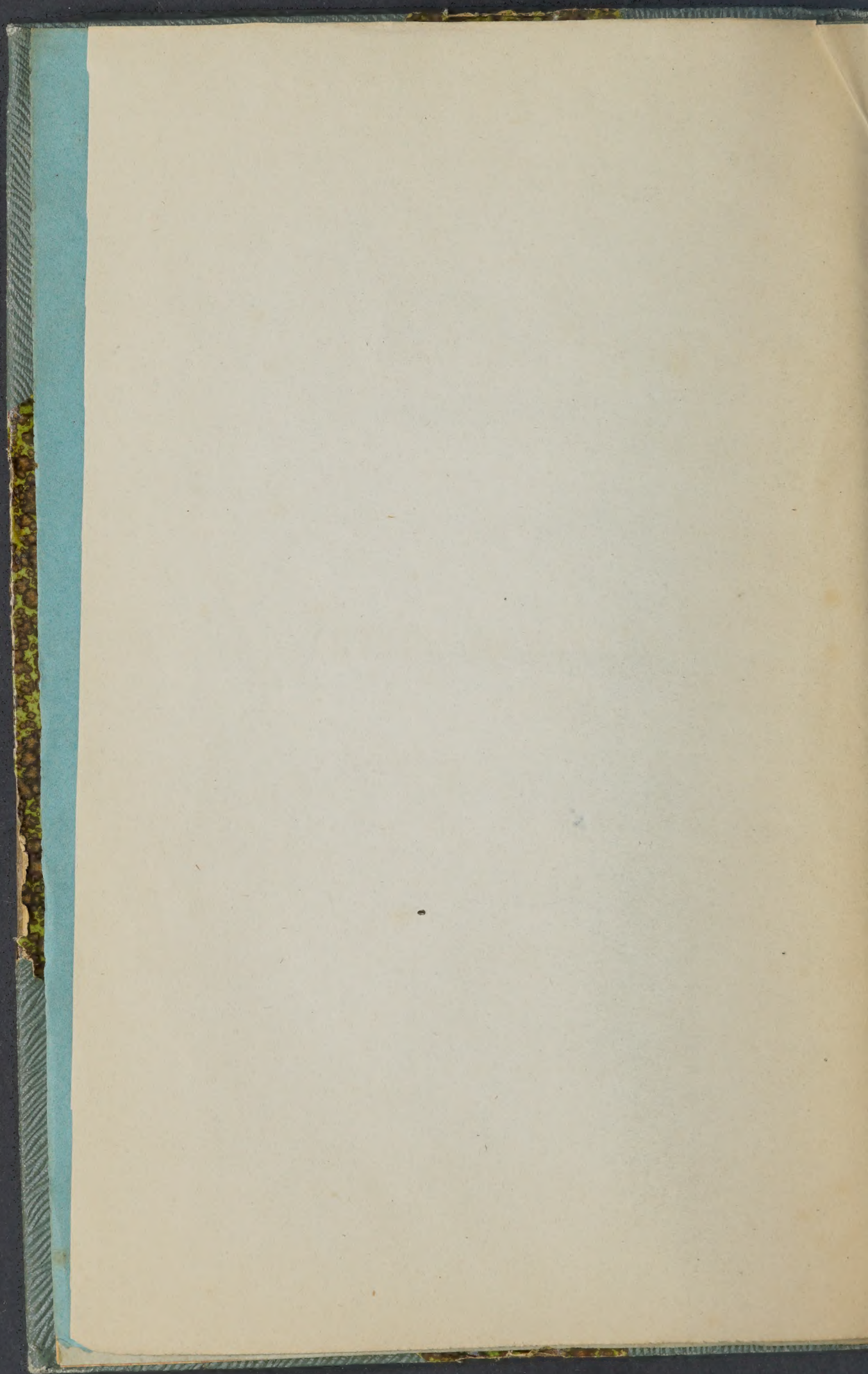
—
Juillet 1842.





25883

15.00



LA

STATUE DE GRÉTRY.

LIÈGE. — IMPRIMERIE DE J. LEDOUX,
RUE DU CRUCIFIX, 5.

LA
STATUE DE GRÉTRY

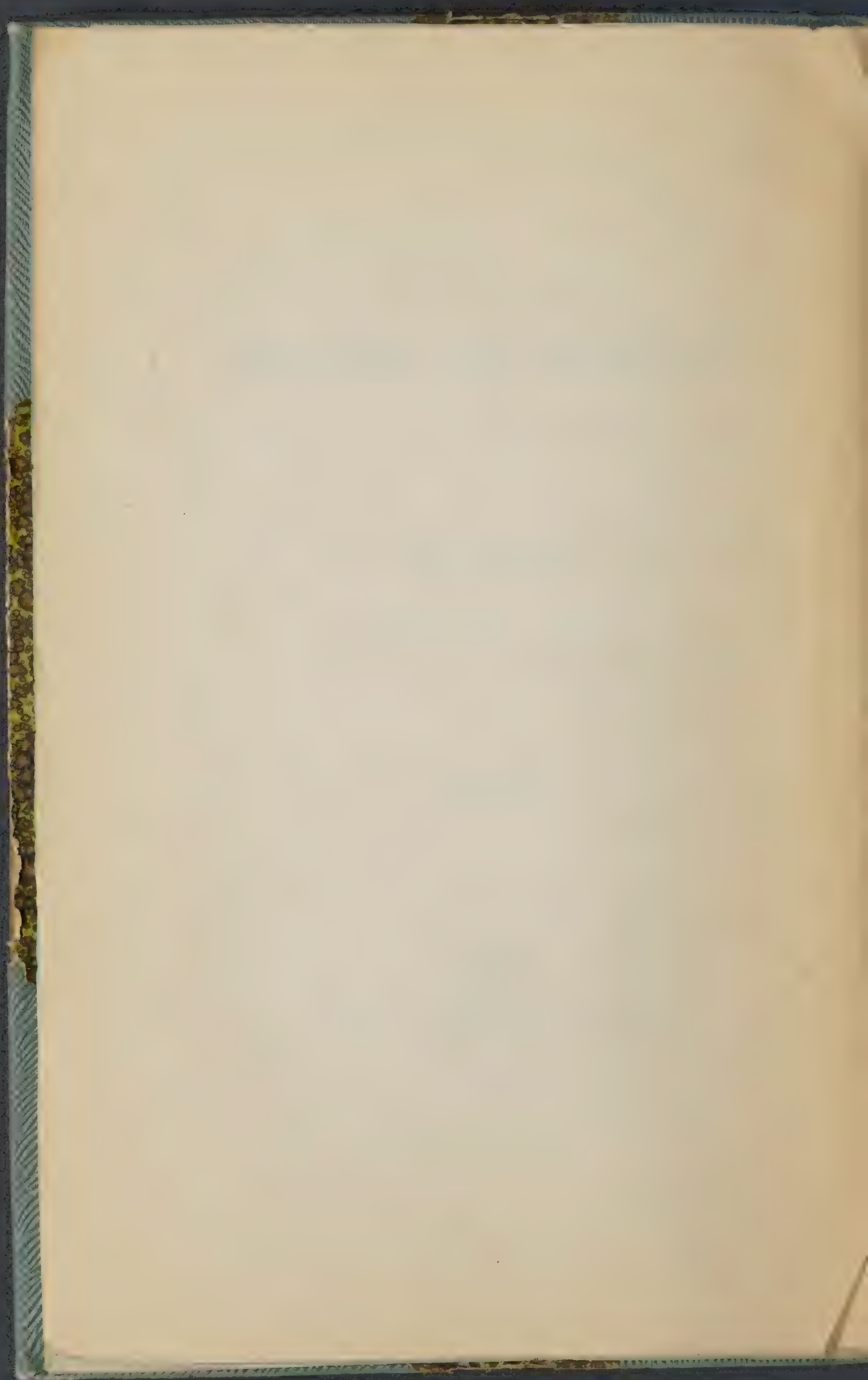
PAR
ÉTIENNE HENAU

AUTEUR DU MAL DU PAYS.



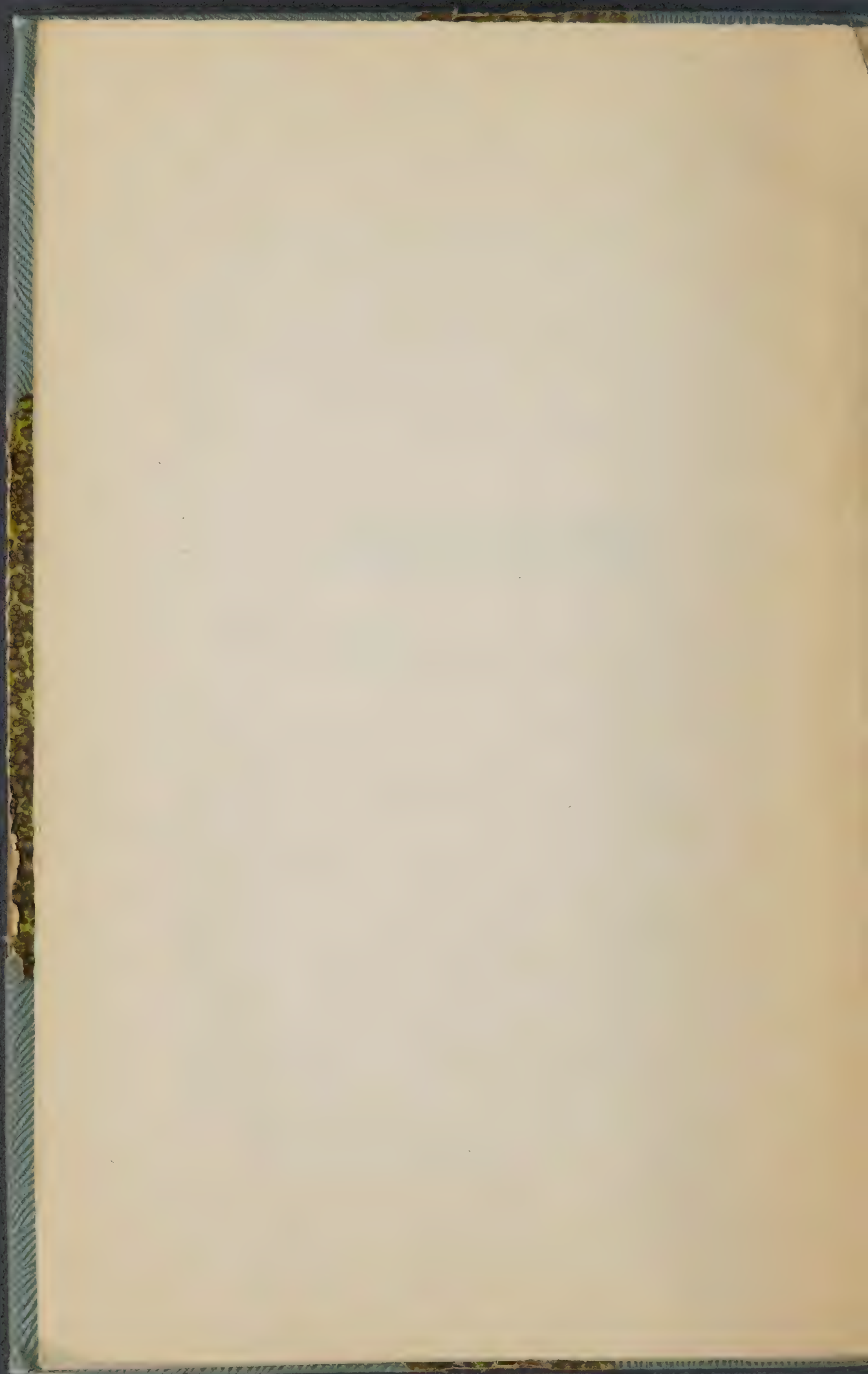
LIÈGE.
J. DESOER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
9, PLACE ST.-LAMBERT.

Juillet 1842.



Ni peintre ni sculpteur ! il fut musicien ,
Et vint , nouvel Orphée , après l'Orphée ancien.

VICTOR HUGO.



I.

Te voilà donc enfin , dans ton bronze , coulée ,
Et pour l'éternité , tout-à-coup , dévoilée ,
Toi que l'on oubliait !

Te voilà donc vers nous , à la fin , revenue ,
Vers nous qui t'attendions et qu'à ta bienvenue
Le passé ralliait !

Muse des bords liégeois, au doux regard de flamme,
O toi qui nous chantas ce que chantait ton âme,
Hymnes brûlants d'amour,
Que tu jetais, enfant, non à la renommée,
Mais afin d'illustrer ta cité bien-aimée,
Te voilà de retour !

Génie aux ailes d'or qui suspendis la France,
Près d'un siècle, à tes pleurs de joie ou de souffrance,
Au temps de la Terreur,
Toi qui, pauvre et sans nom, régnas, brillant de gloire,
Dans un siècle où pouvait régner seul dans l'histoire,
Le sublime Empereur ;

Salut, salut, ô Toi, dont la lyre féconde
Remua tous les cœurs du vieux au nouveau monde
Et qu'on baptisa Grand,
Qui, pendant cinquante ans, bouillant de poésie,
Fis sourire ou pleurer, selon ta fantaisie,
Vingt peuples t'admirant !

Te voilà donc enfin ! — Bien plus heureux qu'Homère,
Tu revis sous l'airain , dans les bras de ta mère ,
Le plus beau pedestal ;
Et ton cœur , pour toujours , auprès de nous repose.....
Ah ! pour un cœur aimant , est-il plus douce chose
Que le berceau natal !

Et pourtant — t'égalant aux martyrs de Septembre , —
L'orgueil municipal t'a fait faire antichambre ,
Comme un solliciteur ,
Et l'on a , sans pitié , marchandé ta statue ,
Préférant à ta Gloire une nouvelle rue .
Le Maçon au Sculpteur .

Mais enfin te voici . — Pour toi , justice est faite .
Le trône de granit t'attend , et , de son faite ,
Tu pourras , maintenant ,
Contempler à loisir les lieux de ton jeune âge ,
Et le Liégeois qui passe , et , devant ton image ,
S'arrête en s'inclinant .

II.

Oh ! ce fut un beau jour que ce jour de détresse ,
Où , pauvre , à pied , n'ayant que l'espoir pour richesse ,
Il partit , jeune et fier , pour aller , sans appuis ,
Chercher aux bords latins le rêve de ses nuits.
Le chemin était long ; mais que font , à son âge ,
Pour arriver au but , les douleurs d'un voyage ?
Il sentait , jeune aiglon , qu'il fallait , ici-bas ,
De l'air à ses poumons , de l'espace à ses pas.
Il marchait , confiant , ne rêvant qu'harmonie....
Le courage est toujours compagnon du génie ,
Et la gloire et l'amour sont pareils en ceci :
Ils sont tout par l'obstacle et s'élèvent par lui.
Aussi , combien de fois , en songe , doux présage !
L'Italie à ses yeux s'offrit comme un mirage !
Il lui tendait les bras , l'appelait , mais toujours
Il s'éveillait , pleurant , et loin de ses amours.

Ces amours n'étaient pas celles de la jeunesse ;
Son vol portait plus haut. Ce qu'il voulait sans cesse ,
C'étaient totis ces lieux chers à l'immortalité ,
Un ciel pur , et surtout , — surtout la liberté.
Ah ! comme il dut souffrir dans sa cage natale ,
Subissant du dédain la torture brutale ,
Et jugé par ces sots dont le verbe insolent
D'après son âge enfin mesurait son talent ! —
Ainsi se ballotta longtemps sa destinée ,
Jusqu'au jour où , pareil aux Compagnons d'Enée,
Il put , de l'art enfin touchant le sol pieux ,
Saluer l'Italie avec des pleurs joyeux !

III.

Italie ! Italie ! à l'active jeunesse ,
Il faut ton ciel brûlant ;
Il faut ton beau soleil et sa chaude caresse
Pour mûrir le talent.

Il faut tes orangers où , parfois , sous l'ombrage ,
Le génie est éclos ,
Et tes villes sans nombre où les chants , à tout âge ,
Ont trouvé des échos .

C'est Florence d'abord , la cité gracieuse ,
Assise sur des fleurs ,
Qui , du matin au soir , sirène harmonieuse ,
Attire tous les cœurs .

C'est Rome après , tantôt ruine impériale ,
Vieux reflet des césars ,
Tantôt altièrre encore et tenant , sans rivale ,
Le sceptre des Beaux-Arts ;

Rome tout à la fois et payenne et chrétienne ,
Où tu vas obtenir ,
— Rayon tombé du ciel afin qu'il te soutienne , —
La Foi dans l'avenir ;

Rome qui, la première, a salué ta gloire
Et tes accords naissants,
Rome où tu remportas ta première victoire
Par tes premiers accents.

Mais adieu l'Italie ! — Il faut une autre scène,
Il faut d'autres combats !
Le Tibre sait ton nom.... va le dire à la Seine :
Tu dois régner là-bas !

Pars donc. — Passe à Genève où Voltaire t'accueille
Et te serre la main,
Et, de la Capitale où la gloire se cueille,
T'indique le chemin.

Courage ! c'est Paris, la fière Babylone,
Où ton nom va grandir,
Et dans le ciel de l'Art, soleil, de zône en zône,
Monter et resplendir.

C'est Paris où tu vas gagner par ton génie
La gloire et ses ennuis ;
Car la gloire sans cesse aux douleurs est unie ,
Comme les jours aux nuits ;

Où tandis qu'au théâtre une foule t'assiège ,
Et t'applaudit pourtant, —
Tu pleures, demandant ton bon Pays de Liège
Où ta mère t'attend !

C'est Paris où pendant qu'un monde te révère ,
Et t'enivre d'encens ,
Pauvre père, tu vas coudre dans leur suaire ,
Trois filles à seize ans !

Où , sous tes pas enfin, ton beau talent réveille
Maint zoïle endormi ;
Où , malgré ton bon cœur , sur toi la haine veille ,
Comme un fidèle ami.

Car, artiste ou poète , il en est de la vie ,
Comme du Golgotha :
Saignant , brisé , quand vient le sommet qu'on envie ,
C'est sa croix qu'on porta !

IV.

Mais , GRÉTRY , que font au génie
Les douleurs semant le chemin ?
Ce qu'aujourd'hui l'homme renie ,
Par lui sera fêté demain.
Qu'importe que la sotte envie
Cherche à dénaturer ta vie ?
Tes chants étouffent ces clameurs.
Tout talent emporte son ombre :
Le jour fait place à la nuit sombre ,
Et le ver ronge aussi les fleurs !

La mort ne t'a fait nulle trêve :
Elle a moissonné tout ton bien.

Mais ce qu'au père un jour enlève,
Dieu le rend au musicien.
De chaque fille qui s'efface,
D'autres enfants ont pris la place :
LUCILE, RICHARD OU SYLVAIN;
Ils ont consolé ta vieillesse,
Et t'ont formé, dans leur tendresse,
Une postérité sans fin.

Quand sur tes jours grondait l'orage,
Soudain COLOMBINE accourait;
Quand une œuvre faisait naufrage,
ZÉMIRE à tes yeux se montrait.
Quand à seize ans, douces colombes,
Tu mis tes filles dans leurs tombes,
Tu n'accusas pas l'Éternel....
Comme RICHARD qu'on abandonne,
Quand il ne te restait personne,
N'avais-tu pas encor BLONDEL !

Ah ! de leurs chants vois la puissance !
Après cent ans vois leur essor !
Jeune , on en berça notre enfance ;
Vieux , on se les rappelle encor.
Le soir , on les dit au village ;
Car ta lyre , au travail , soulage
Les rudes laboureurs des champs.
Deux voix consolent leurs souffrances :
Le prêtre avec ses espérances ,
Et Toi , mon maître , avec tes chants !

Qu'importe que le temps amasse
Des siècles sur ton souvenir ?
Qu'importe que ton art s'efface
Sous les débris de l'avenir ?
Outre la lyre , outre le livre ,
L'airain pour toujours t'a fait vivre ,
Et debout , à Memnon pareil ,
Te ranimant à chaque aurore ,

Tu salueras , d'un chant sonore ,
Ta vieille ville à son réveil !

V.

Oh ! oui , que ne peux-tu , de ta couche immortelle ,
Sortir , comme Lazare , à ma voix qui t'appelle ?
Tu viendrais voir ainsi combien nos cœurs joyeux
Ont de voix pour chanter tes airs harmonieux ;
Tu viendrais voir comment , voulant te rendre hommage ,
Le Pays dans l'airain a coulé ton image.
Tu retrouverais même encor d'anciens amis ,
Parlant comme autrefois le wallon du pays.
Tu reverrais ta ville ; — elle a changé ; peut-être ,
La regarderais-tu sans trop la reconnaître.
Ils disent qu'ils l'ont bien embellie , — et pourtant ,
Hornis ton piédestal , je n'y vois rien de grand ! —
Mais bientôt , près de toi , l'air touchant de Lucile
Redit par des passants , t'aurait montré ta ville ;

Et tu pourrais alors , à ton aise , admirer
Combien ta lyre encor sait nous faire pleurer ,
Et voir , rajeunissant leurs soixante ans de gloire ,
Tes chefs-d'œuvre applaudis exalter l'auditoire
Tout comme au premier jour : — car un siècle n'est rien
Pour le génie.... Il meurt : le monde s'en souvient ;
Et tandis qu'ici-bas tout au néant retombe ,
Lui , — toujours jeune et beau , — se grandit sur sa tombe !

Tu vis , — et chaque jour tout un peuple , en passant ,
Sentira dans son cœur ton souvenir présent ,
Et devant toi , chacun , dans un élan suprême ,
Retrouvera ton nom et tes doux chants qu'on aime ,
Tes chants qui vont à l'âme , et qui me tourmentaient ,
Quand ma sœur ou ma mère , enfant , me les chantaient !
Or , depuis , j'ai rêvé la gloire et le génie ,
Et parfois dans mon sein je sens une harmonie :
Je tressaille , je rêve , et je regarde en moi ,
Et je voudrais alors être aussi grand que toi !

Mais bientôt, en voyant au fond de ta pensée
La coupe des chagrins, goutte à goutte, épuisée,
Je dis : « Ce bronze, hélas ! n'a-t-il pas trop coûté ?
« N'est-ce pas payer cher une immortalité ? »

Oui ! mon Dieu ! qui dirait, — à voir cette figure
Mâle, au front souriant, miroir d'une âme pure ; —
Qui dirait que d'efforts avant d'être vainqueur,
Que de rêves brisés, vivants, au fond du cœur,
Que de longs jours éteints sans te voir un sourire,
Que de linceuls jetés et pourtant sans maudire,
Oh ! que de maux, hélas ! — pour qu'un jour le burin
Elève en ton honneur un monument d'airain !....

VI.

Dors sur ton piédestal. Il est ta récompense.
Au sein de ton pays, comme avant ton absence,
Te voilà désormais.

Dors, tes vœux sont remplis : sous la pierre fatale ,
 Ton cœur, que tu léguas à la terre natale ,
 Y repose à jamais.

Tu l'as dit dans un chant où la tendresse brille :
 « Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ! »
 Et cet hymne vainqueur ,
 Qu'aux bouts de l'univers l'écho répète encore ,
 Tu n'avais eu besoin , Toi , pour le faire éclore ,
 Que d'écouter ton cœur.

C'est là que tu puisas RICHARD , SYLVAIN , LUCILE ;
 C'est sur ce grand clavier que ta verve facile
 Trouva ses chants de feu ;
 C'est le secret d'où vient ta fraîcheur éternelle :
 Le cœur est une gamme, et va , comme une échelle ,
 De la Nature à Dieu !

Rien ne manque à ta gloire : elle est pure et sans tâche.
 C'est un de ces renoms auxquels partout s'attache
 Le respect des humains.

Tu ne fis que le bien ; tu n'eus jamais d'envie ,
Et ton plus bel éloge est encore ta vie
Écrite par tes mains.

Plus d'un siècle a passé déjà sur ta naissance....
Un siècle ! — Et chaque jour s'affermir ta puissance ,
Et ta gloire s'étend.
Ainsi qu'aux monuments l'âge accroit ton prestige ,
Et dix siècles mourront sur l'airain qu'on t'érige
Sans te trouver moins grand.

VII.

Maintenant , que l'étranger raille
Et nous traite en peuple bâtard :
Qu'il vienne sous notre muraille
Au progrès nier notre part :
A ces injures rebattues
Nous répondrons par des statues.

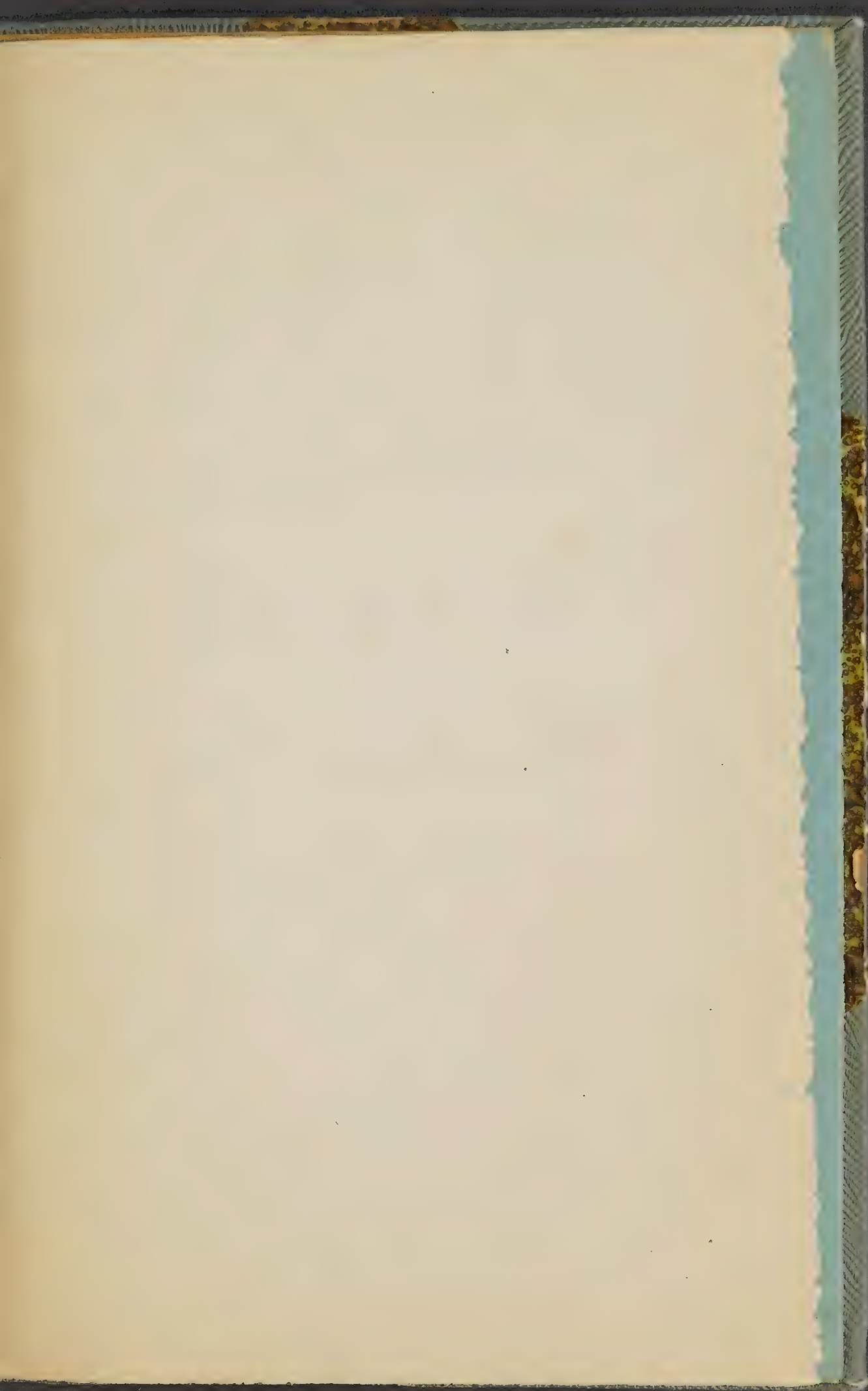
Nos boucliers sont nos grand noms.
 Aux rires opposons l'histoire ;
 A la bravade obligatoire ,
 Ripostons par des actions !

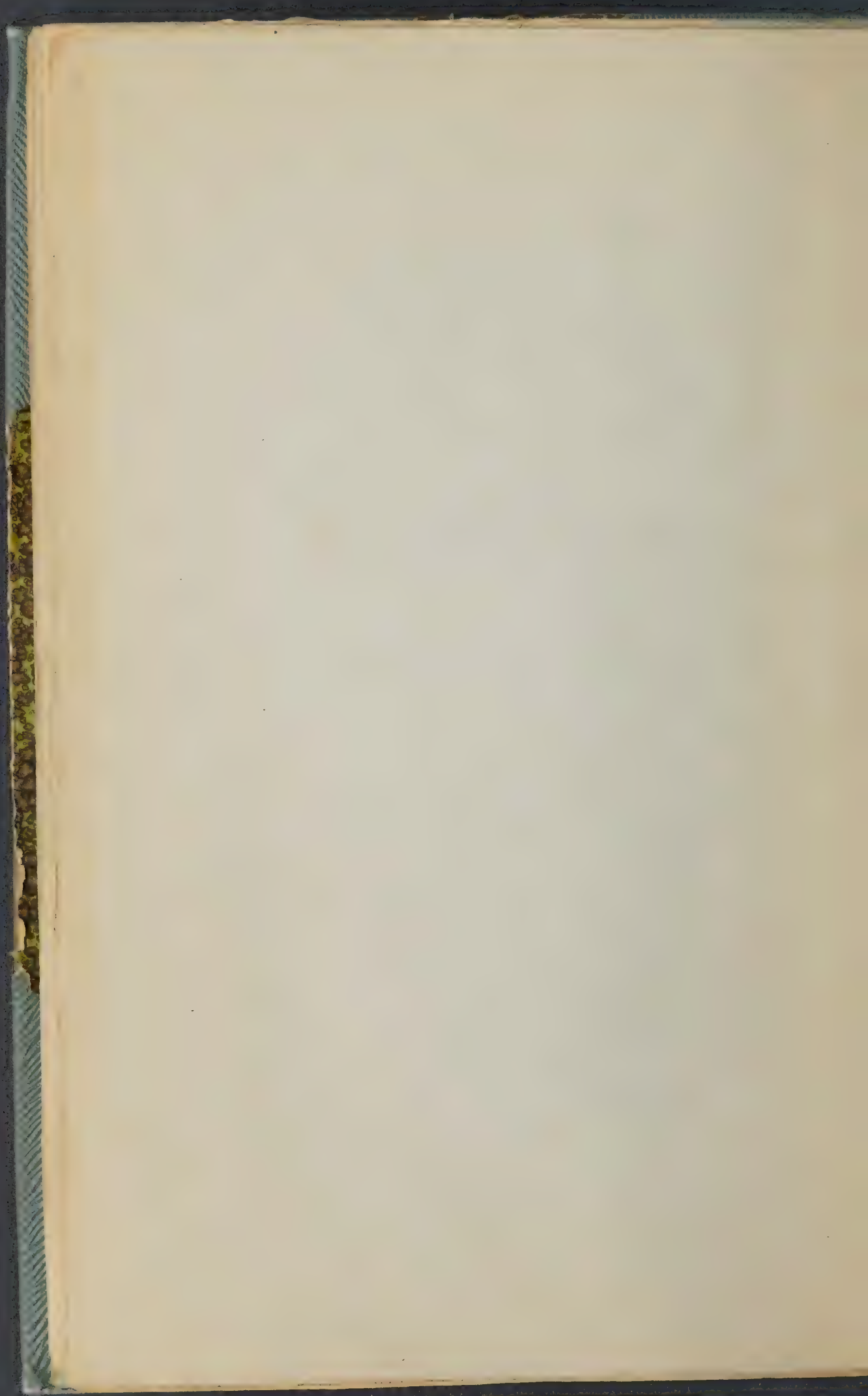
RUBENS et GRÉTRY sont nos guides ;
 Ils nous ont ouvert les sentiers.
 Leurs traces sont encore humides :
 Soyons de dignes héritiers.
 Que leur exemple nous inspire !
 A nous la Palette et la Lyre !
 Plus tard , nous aurons nos Auteurs.
 Croyons à cette prophétie :
 La Musique et la Poésie
 Se tiennent les mains et sont sœurs !

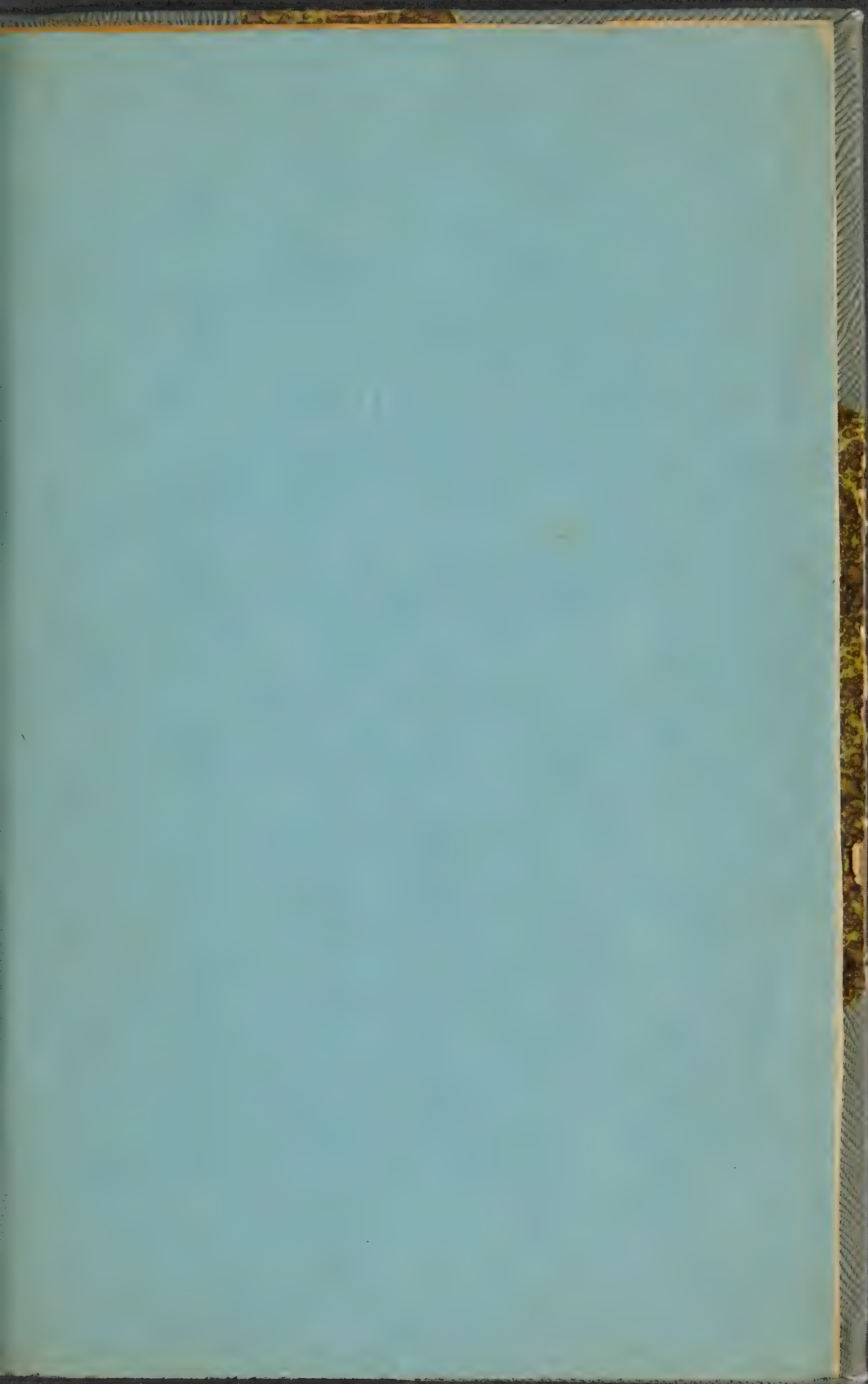
S'il manque encore à la Belgique
 Un Poëte virgilien ,

Nous avons le Peintre magique
Et l'illustre Musicien.
Pour une Nation nouvelle,
Notre part est déjà fort belle;
Attendons que l'arbre ait porté.
Notre sol est ingrat, peut-être,
Mais il a, pour tout faire naître,
Le soleil de la Liberté!

FIN.







EN VENTE :

LE MAL DU PAYS

PAR

ÉTIENNE HENAU.

1 vol. in-8°. — Prix : 3 frs. 50.

SOUS PRESSE :

HISTOIRE

CONSTITUTIONNELLE

DES LIÉGEOIS,

Ouvrage couronné par l'Académie de Belgique,

PAR

FERD. HENAU.

2 vol. gr. in-8°.

11712

8921740





